

NOS ENQUÊTES POUR L'ATLAS LINGUISTIQUE

L'enquête dans les Landes ⁽¹⁾

Juin 1946. Le questionnaire, patiemment élaboré au cours de trois années d'études et de discussions, est rédigé, mais non encore édité. M. Dauzat m'a confié un jeu de placards, qui me permettra d'attendre les carnets verts définitifs et de prendre deux mois d'avance sur mes collègues. Ainsi n'aurai-je pas grand mérite à arriver premier au poteau.

Je lis mon questionnaire avec avidité. (Dans cinq mois, j'en saurai les 960 numéros dans leur ordre et place).

Je suis embarrassé pour traduire certains mots en mon dialecte natal, qui est celui de Labatut, sur la frontière du Béarn, à 8 km. au sud du point 683 de Gilliéron. Je ne puis pourtant partir en état d'infériorité sur mes sujets et je dois connaître au moins l'une des désignations des objets de l'enquête. Je me documente auprès des spécialistes : vigneron, bergers, forgerons.

Le chapitre des plantes me semble le plus ardu : certaines n'existent que dans les parcs des châteaux ; d'autres obstruent les fossés ou couvrent les haies : pissenlit, chèvrefeuille ; mais quand elles ne sont ni utiles, ni nuisibles, personne ne songe à s'encombrer de leurs noms. Heureusement, on m'indique un vague sorcier, grand guérisseur, qui traite ses clients par les simples et que l'on dit très fort en botanique. On exagère, mais il remplit quand même un petit nombre de mes cases.

J'ai ainsi un avant-goût des difficultés que présentera ce chapitre de botanique, tout au long de ma campagne (2). Très peu de plantes intéressent le paysan, et, si d'aventure il en connaît le nom gascon, il en ignore le correspondant français. La descrip-

(1) Le présent article, par lequel l'auteur expose comment il a mis au point sa méthode de recherche, montrera quelle latitude la direction de l'Atlas laisse à la personnalité des enquêteurs. — Rappelons que l'imprimerie de la revue manque de certains signes phonétiques. — N. D. L. R.

(2) [C'est pour cette raison que le nombre des noms de plantes a été fort réduit par rapport à l'Atlas Gilliéron. — N. D. L. R.]

tion verbale que je serai obligé d'en faire est sujette à trop d'aléas, et je conclus à la nécessité d'un « *herbier d'enquête* », d'une trentaine de plantes. De grossières planches de papier d'emballage en fourniront le support, et j'y collerai des rameaux d'érable ou de prunellier, un chèvrefeuille, un liseron, etc... J'économiserai de nombreuses heures d'interrogatoire, des incertitudes et des remords professionnels. Malheureusement, il est trop tard maintenant pour me procurer une primevère ; aussi ne suis-je pas fier aujourd'hui de la page de mon carnet où il s'agit d'elle.

Pour les objets techniques, archaïques, rares : rouets, quenouilles, batteries de cuisine ancienne, parties de l'araire... un album a été dessiné, en prenant pour modèles, les objets et gravures recueillis par M. Druhen, pour son musée forestier et folklorique de Hossegor. Cette peine initiale sera récompensée durant les mois qui suivront : l'enquête idéale étant toujours celle où l'on pourrait dire 960 fois au sujet : « *Kum apèrœt ako ?* » — « Comment appelez-vous ça ? », qui est la plus rapide et la moins équivoque des formules interrogatives.

Depuis longtemps, j'ai tracé le réseau des mailles qui doivent enserrer les 60.000 km. carrés du département. Edmont n'avait prospecté que 10 points : soit 1.000 kmq. à la maille. C'était peu ; les aires d'un mot ou d'un fait importantes inférieures à 1.000 et même à 500 kmq. apparaissent aujourd'hui fort nombreuses (3). J'avais fixé à 26 le nombre de mailles de mon réseau initial, mais j'ai été amené à enquêter en quatre autres points ; je ne leur ai pas consacré de carnet propre, mais j'ai pris les variantes en référence au point le plus proche et je les ai portées sur le carnet de ce point. Chacune de mes mailles enserrera donc 300 kmq., et les villages non enquêtés ne seront éloignés que de 10 km. du point prospecté le plus voisin.

Ces préliminaires ne résolvent pas la question la plus grave : sur quel support ferai-je la prise de sons originale ? Directement, sur les carnets verts, à raison d'un carnet par point ? (*Carnet monotope*). Mais comment écrirai-je assez vite et assez lisiblement ? Je devrai m'éterniser, doubler les temps et les frais, laisser mes sujets pendant les silences de la calligraphie ; et en trou-

(3) Ainsi la carte de *deux* (féminin) fait apparaître deux grandes aires et cinq petites ; aucune de ces dernières ne recouvre l'un quelconque des dix points de Gilliéron. Elles ont dû, par conséquent, glisser entre les mailles.

verai-je beaucoup qui puissent me sacrifier 20 ou 24 heures ? Et puis, je vais travailler dans le noir, repartir chaque fois de zéro, sans bénéficier des données des autres points déjà enquêtés, qui n'ont pu laisser dans ma mémoire qu'un chaos.

Après réflexion, j'adopte pour mes 30 points un *carnet unique*, en X fascicules, de 960 pages, ou colonnes (*carnet polytipe*). J'y consacre une page (ou une colonne) à chaque numéro du questionnaire ; et j'attribue une des 30 lignes de la page à chacun des 30 villages, toujours la même. (Voir en spécimen la demi-page ci-dessous (4).

	194. — Elle fait cuire le chou				trognon de chou
(5) Biscarrosse	—	—	—	—	trɪs
Moustey	—	—	—	—	trɪs
Luxey	—	—	—	—	trɪs
LABOUHEYRE	kɔ́	hèi	koyœ	lu kaɪlɔ́t	trɪš dœ...
Parentis	—	—	—	—	—
Mimizan	—	—	—	—	—
Sabres	—	—	—	—	—
Mezos	—	—	—	—	—
Ygos	—	—	—	kaɪ-	—
Vielle	—	—	—	— /kaɪ-	—
GASTETS	kɔ́	hèi	kozœ	lu koɪlɔ́t	trɪš dœ...
Soustons	—	—	—	kol-	—
Tartas	—	—	—	— (6)	—
S. V. D. P.	—	—	—	kaɪ-	—
Tarnos	—	he	—	kaɪ-	—
POUILLOX	kɔ́	hèi	kozœ	lu kaɪlɔ́t	trɪš dœ...
S. M. D. H.	—	—	—	—	—

Les villages ont été inscrits dans l'ordre Nord-Sud, en cinq groupes dont la parenté phonétique est apparue lors de l'enquête préliminaire. J'obtiens ainsi sur chaque page de mon carnet une carte des Landes où chaque point a été ramené « à la ligne », une carte sans longitude, mais avec latitude correcte. Au centre de chaque groupe, je choisis arbitrairement une capitale par où

(4) Cette méthode ne peut convenir que dans les régions qui offrent des aires phonétiques uniformes, comme dans les Landes. Elle est inapplicable là où la phonétique varie d'un village à l'autre. — N. D. L. R.]

(5) La colonne des villages est écrite une fois pour toutes à la première page du cahier ; on ne la répète pas, mais on souligne au crayon bleu la ligne des cinq capitales. C'est un repère suffisant.

(6) Le trait renvoie, non à la ligne supérieure, mais à la ligne de la capitale du groupe dans tous les cas.

je commencerai l'exploration de la région, en écrivant complètement et soigneusement les réponses. Cette première notation obtenue, le travail apparaîtra substantiellement simplifié. En effet, si mon classement par groupes répond bien à la réalité dialectale, je n'aurai plus à enregistrer que des *idem* ou de simples traits, avec de rares variantes. Quel soulagement pour l'enquête... et le caissier de l'Atlas ! — Et quelle jouissance professionnelle pour le linguiste, qui voit maintenant la carte se former sous ses yeux, avec ses aires et ses sous-aires !

Les relations d'enquêteur et d'enquêté ont été renversées : maintenant l'interrogateur surveille et domine le témoin. Si je suis en pleine aire, je lis d'avance ce que doit me répondre le sujet : la réponse est-elle inattendue et choquante, je soupçonne une méprise et je sollicite de l'entourage la rectification ou une confirmation bien garantie. Si je me trouve sur un terrain de transition, entre deux groupes, j'attends la variante franche, celle qui va m'annexer au groupe voisin, ou mieux, le précieux intermédiaire espéré. Quand le mot demandé est oublié sur une voie de garage de la mémoire, ou fantôme insaisissable voltigeant sur le bout de la langue, je m'inspire des données voisines et souffle un ou deux synonymes régionaux : « C'est cela ! », s'écrie l'enquêté soulagé. (A moi de juger, d'après les réflexes de spontanéité, si le cri est sincère ou de complaisance).

Ainsi, à mesure que les enquêtes progressent, les points de contrôle et d'appui se multiplient ; quand j'entame la 30^e, si j'ai un sujet devant moi, il me semble que 29 autres se tiennent derrière moi et m'épaulent ; je ne suis plus le timide apprenti du début, réduit à prendre ce qu'on lui offre, mais tout un jury à qui on n'en conte plus.

La pratique de ce carnet m'amènera à compléter le système des sigles abrégatifs, déjà ébauché en tête des carnets officiels :
n barré : le mot n'existe pas dans la région.

o barré : l'objet n'existe pas.

TG : le sujet a donné un terme général, au lieu du mot technique inconnu : « *grip*, TG », pour « crochet à retirer le seau du puits ».

barre oblique : sépare 2 variantes données par le même sujet.
— avec crochet : précède la variante donnée par un autre membre de la famille.

- avec 2 crochets : précède la variante donnée par une autre famille.
- surmontée d'un petit rond : sépare la forme relâchée de la forme soignée.

barre accompagnée d'un point : donnée recueillie dans un autre village au Nord, au Sud-Est, etc... suivant la place du point (pour mon compte, je conviens qu'un millimètre de distance entre point et trait représente quatre km. ; deux, huit km.).

Quand une variante est invraisemblable (mais garantie), et que le lecteur pourrait croire à une erreur de notation, je souligne deux fois l'invraisemblance ; cela remplace le *sic* (7).

Pour rédiger mes notes, j'emporte ma machine à écrire, au clavier de laquelle manquent plusieurs lettres de l'Atlas. J'ai bien écrit à Underwood, pour demander, si, à l'usage des linguistes, on ne voudrait pas fournir quelques caractères à substituer aux signes commerciaux. La demande n'a pu être prise en considération et je décide de représenter le son « œ » par « & » ; le son « u » par « % » ; la consonne « š » par « x », qui est sans emploi. Les signes phonétiques seront rétablis sur les carnets et les cartes.

En transcrivant l'enquête sur les carnets verts, je me lasserai de répéter 30 fois sur les pages de gauche les mêmes observations et les mêmes dessins, à propos de la forme des cruches ou de l'évier ou de la charpente. Je grouperai donc toutes ces notes et graphiques sur un seul cahier vert, N° 0, auquel je renverrai. Pour rédiger ce cahier d'observations sur les formes landaises des objets enquêtés, je vais solliciter la collaboration de M. Menaut, notre spécialiste en folklore.

Voici le jour J. Mes cours sont bloqués sur 48 heures et il me reste cinq jours pleins pour enquêter. Je me rends à mon garage. Assurément, je vais opérer dans des conditions privilégiées : je dispose de *Babiéca*, une petite Simca 5, avec quoi je pourrai me glisser sur les pistes de sable qui serpentent entre les fûts des grandes pinèdes, à 30 ou 40 km. de toute gare. Un mot de M. Dauzat m'a valu, auprès d'un bureau intelligent et lettré, un accueil aimable et une substantielle attribution d'essence et de pneus.

(7) Depuis, ces signes et conventions ont été suivis par d'autres collaborateurs de l'Atlas.

Je commencerai l'exploration par l'aire du « Parler Noir », où l'on m'attend depuis des semaines. Je me suis déjà abouché avec les curés des villages intéressés, pour prédéterminer les sujets ou mieux les familles-sujets qui répondent le mieux à toutes les conditions énumérées dans ma note, et pour préparer l'atmosphère. Ce service d'avant-garde a fonctionné à ravir, et j'ai toujours pu opérer, une demi-heure après mon arrivée, sur un terrain de premier choix. Je suis accueilli partout avec une sympathie évidente et une curiosité de bon aloi.

Je me présente en Gascon et mets ma coquetterie à user du dialecte le plus local ; ce qui ne laisse pas de surprendre agréablement. Je m'empresse de dire que la maison m'a été désignée comme dialectalement la plus pure ; et l'aïeul énonce avec gravité les centaines d'années que la famille a vécues dans cette ferme. J'admire. Nous voilà en confiance, et, sur un coin de la grande table de la cuisine, l'interrogatoire commence, avec la participation de toute la maisonnée, du moins durant la première séance. Au point 683, la cuisine était séparée de l'étable par une double guillotine ; les deux bœufs, inclinant la corne, introduisaient leur bonne tête parmi nous, et l'aïeul leur servait des bouchées alternées, en répondant à mes questions. Parfois, si les grandes personnes tardent trop à répondre, une fillette de 11 ans, qui frétille depuis longtemps, lance sa fusée, et se fait rabrouer par la maman ; du coin de l'œil, je regarde l'ensemble que nous formons : Téniers ? Greuze ? Je prends la défense de l'enfant et explique que la langue a plusieurs étages et que tous m'intéressent. Il m'arrivera d'obtenir ainsi une cascade de désignations successives : « un tros de musèt » dit l'aïeule, parlant au nom du 19^e siècle, et sans doute de plusieurs autres ; « un tros dé karn » dit le père, d'avant Quatorze ; « un tros de byandœ » souffle la bru, d'entre deux guerres. Chacun connaît les trois termes, mais n'emploie que celui de sa génération.

A Tarnos, la fillette joua le rôle d'arbitre. J'avais demandé l'article « une » isolé, et les aïeux avaient répondu « ibœ » ; mais au cours de l'enquête, je n'entendais jamais plus le même son : c'était « iwœ » en diction lente et « iu » en diction rapide. Je crus entendre mal et je redemandai l'article isolé : « Ibœ ». — « Mais vous me dites toujours : « iwœ ». — Non, M., nous disons toujours « ibœ ». Et ces gens étaient de bonne foi : ils ne voyaient pas la différence entre ce qu'ils disaient et ce qu'ils

et d'objets anciens que reconnaît l'aïeule triomphante et rajeunie. — Je fais circuler de main en main les planches de mon herbier. — Je tire de ma mallette le cornet acoustique qu'un orthopédiste m'a prêté gracieusement pour la campagne. Je m'en sers moi-même un quart d'heure, ne serait-ce que pour entendre « d'autre façon » et avec des vibrations inaccoutumées qui attireront mon attention sur des particularités fugitives. Dans les cas de doute, ce sera ma loupe dialectale. Et cela fait très « savant ». — Le sujet ancien et principal, qui est le plus souvent dur d'oreille, l'utilisera émerveillé et les trois générations en tâteront, en dépit peut-être d'une hygiène stricte, mais au bénéfice de l'appriivoisement général.

N'étant pas limité à 20 kgs de bagage, je me suis muni d'une grande malle de matériel d'enquête, dont l'élément essentiel est mon allocation de tabac de toute l'année, l'étui à cigarettes restant ouvert en permanence à côté de l'encrier. J'emporte aussi une petite cave de vin blanc, dont il serait injurieux de parler en Chalosse, mais, sur l'aire forestière, où la bouteille se vend 200 ou 250 fr., je ne commets aucune incivilité en toussant après une heure de dialogue, en observant que l'interrogatoire dessèche et en offrant de faire déguster le cru paternel. Rien de tel pour exciter le zèle, raviver les mémoires et donner la fierté de la langue ancestrale.

Quelles que soient les circonstances, après deux jours et demi, ou trois jours de collaboration confiante et cordiale, on se séparera avec une pointe de mélancolie et en se promettant de se revoir.

D'autres informateurs auront pu être mis à contribution : si le bourg s'enorgueillit d'une pharmacie, on y obtiendra peut-être l'équivalent français des noms locaux des champignons. — Un coup d'œil sur le cadastre et la matrice est toujours intéressant pour la connaissance des lieux-dits et de la dizaine d'anciens noms collectifs de bois que l'on peut y relever, même quand les essences ont disparu depuis des siècles, et que les noms sont oubliés des vivants. — Enfin, je ne quitte jamais le village sans y établir un correspondant, qui m'aidera plus tard à rectifier et à compléter certaines données, quand elles apparaissent suspectes, lors du tracé des cartes : ce sera un membre un peu plus lettré de la famille visitée, ou le curé du village, ou quelque médecin ou bourgeois, amateur de gascon. Ce réseau d'information se révèle en ce moment aussi indispensable qu'efficace. Une ultime rectification

sera probablement tentée, en fin d'année scolaire, dans une rapide tournée, qui sera en même temps une visite de remerciements aux sujets et correspondants.

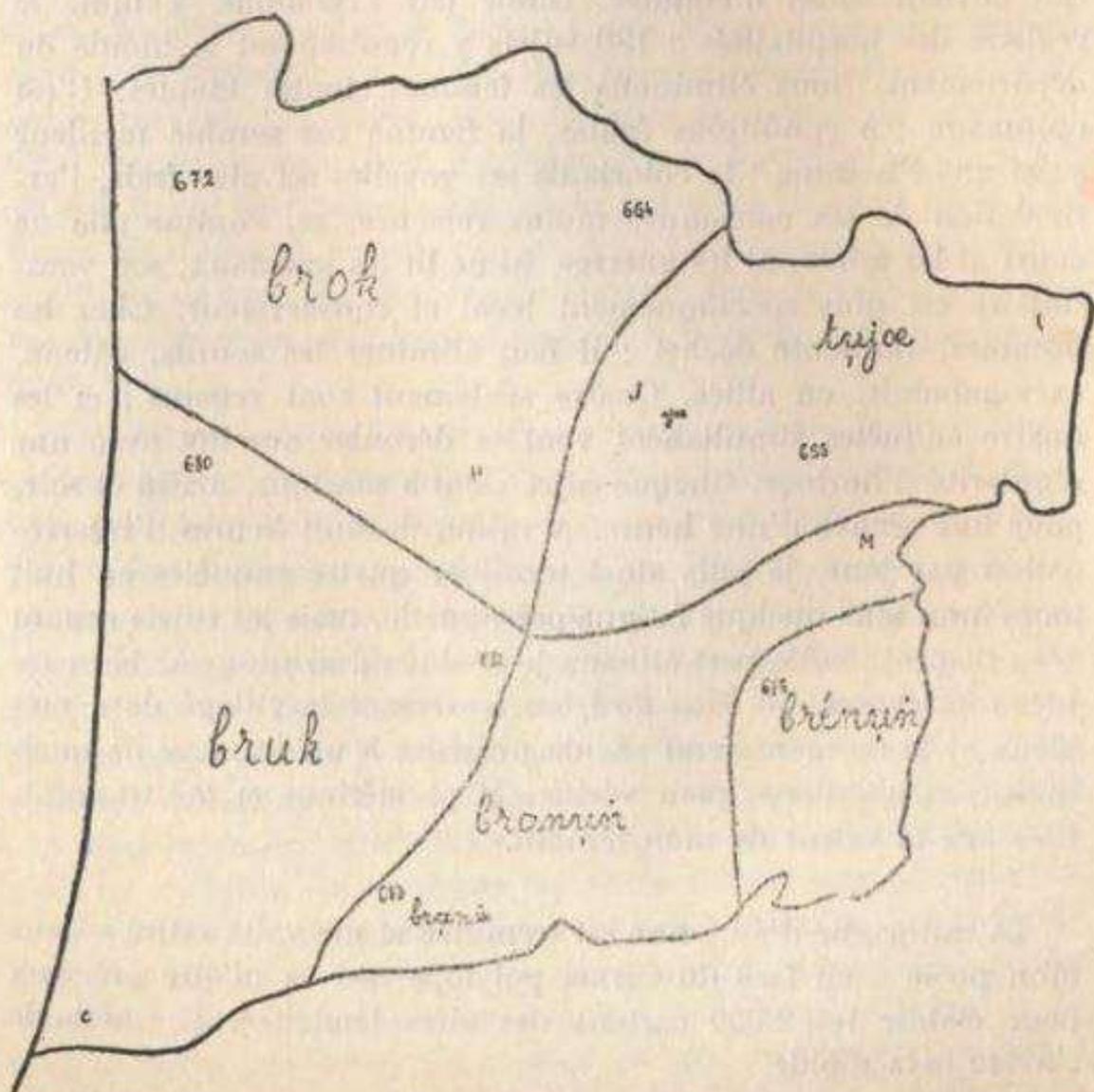
Avant de m'exposer aux frais et difficultés de la brousse dans un secteur donné, surtout pendant la période des moissons, qui est précisément celle des vacances, j'ai eu soin d'explorer les hospices, hôpitaux, maisons de santé, etc... où je tirerai mon gibier « au posé », et où je n'aurai pas à me battre avec l'ennemi N° 1 de l'enquêteur, je veux dire : la montre. Je commence par l'hospice de Dax, où un Directeur sympathique à la cause accepte la fiction administrative d'une hospitalisation à la semaine ; ma canne de rhumatisant facilite la fiction et me voilà « vieux d'hospice », au pavillon des « ménages », dans un double box très confortable, qui devient salon d'enquête. Guidé par l'économe, j'étudie le registre des hospitalisés : 180 sujets y représentent la moitié du département. Nous éliminons les femmes, toutes inaptes. C'est dommage : à conditions égales, la femme me semble meilleur sujet que l'homme : le coloris de ses voyelles est plus frais, l'articulation de ses consonnes moins relâchée, et, comme elle ne court ni les foires, ni les guerres, ni ne lit les journaux, son vocabulaire est plus spécifiquement local et conservateur. Chez les hommes, immense déchet : il faut éliminer les sourds, gâteux, ex-vagabonds, ou alités. Quatre seulement sont retenus ; et les quatre enquêtes simultanées vont se dérouler aussitôt avec une régularité d'horloge. Chaque sujet vient à son tour, matin et soir, pour une séance d'une heure. A raison de huit heures d'interrogation par jour, je puis ainsi terminer quatre enquêtes en huit jours (non sans quelque fatigue personnelle, mais les sujets restant bien dispos). Nulle part ailleurs je n'obtiendrai un aussi beau tableau de chasse. — Plus tard, en traversant le village de « mes vieux », je ne manquerai pas de procéder à un sondage de quelques cent questions, pour vérifier la phonétique et me tranquilliser sur la valeur de mon témoin.

La campagne d'automne est terminée et me voilà retiré « dans mon poêle » en face du carnet polytope qui va m'être précieux pour établir les 2.000 cartons des aires landaises. La méthode s'avère assez rapide.

Que l'on se reporte au spécimen de ce carnet synthétique (p. 107). Un coup d'œil suffit pour m'indiquer que la carte de

« elle fait », « kœ hèi », ne comporte qu'une seule variante, celle de Tarnos. — La carte de « cuire » admet un bloc homogène de huit *koyœ*, groupés dans le coin N.-O., tout le reste de l'aire portant *kozœ*. — La carte de « trognon » fait apparaître 3 *trus* en bordure de la Gironde, et *truš* partout ailleurs. La carte de « chou », il est vrai, demandera que je porte 9 variantes à leurs points correspondants, mais, tout compte fait, les trois premières cartes seront tracées en brouillon, sur les ardoises-cartes muettes des Landes, en moins d'une minute chacune, et « chou » n'en demandera pas deux.

Ci-dessous deux spécimens : les cartons de « bruyère » et de « nuit » obtenus ainsi par lecture directe d'une page unique, « géographique » déjà par son dispositif initial.

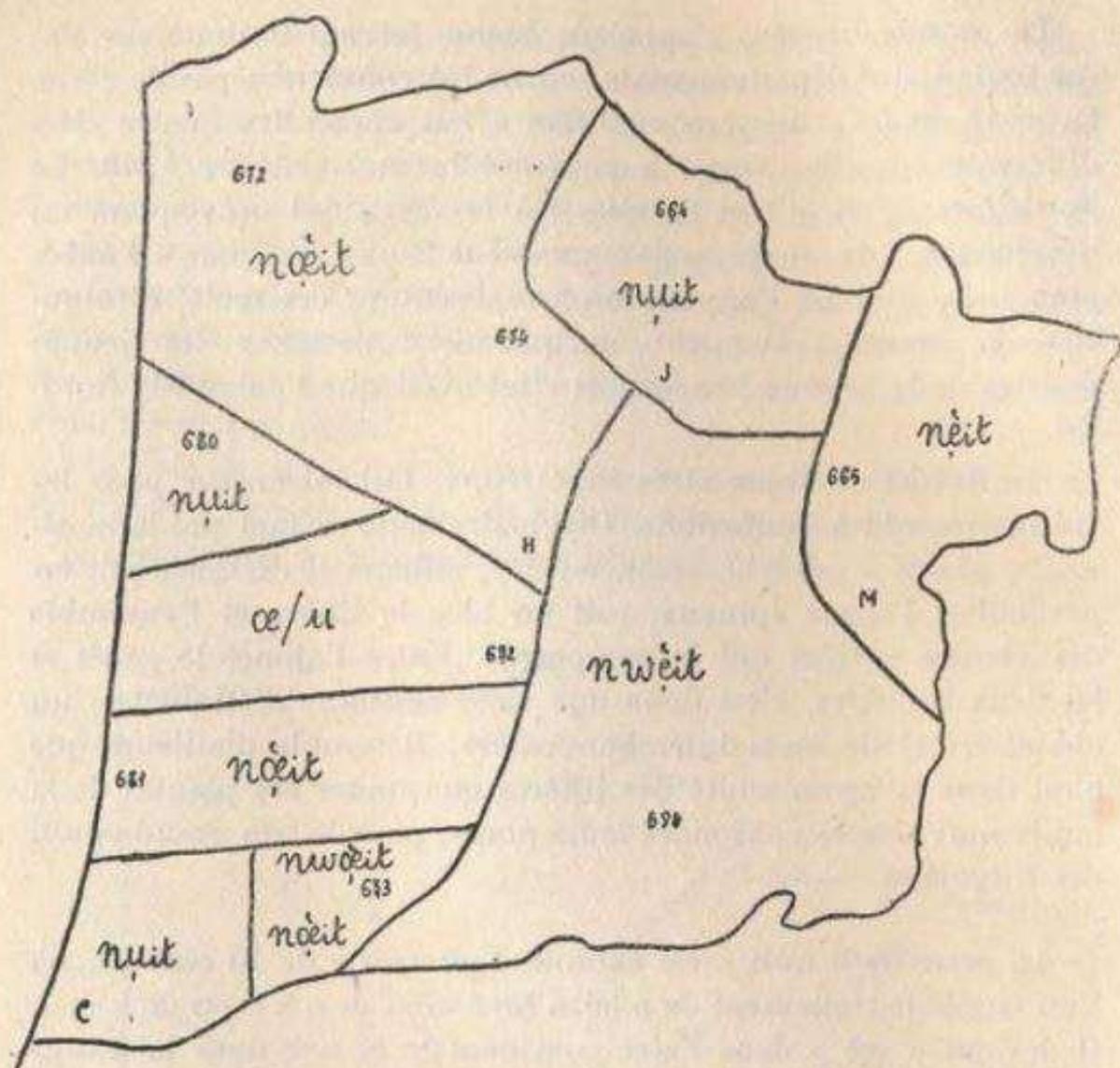


La grande bruyère s'appelant *brancæ* (accent tonique sur l'*a*) sur toute l'aire départementale, on ne lui consacrerait pas de carte. La carte de la « bruyère mellifère » fait apparaître quatre aires différentes. Le Sud-Ouest a conservé le mot celtique *bruk*. Le Nord-Ouest a eu le tort de glisser à *brok*, ce qui provoquera un télescopage, à la question 642, quand il faudra désigner « l'aubépine ». Le Sud-Est l'appelle *branun/brénun* ; ces mots, diminutifs de *brancæ*, devraient normalement désigner les jeunes pousses de la grande bruyère, et c'est ainsi que l'entend le Nord-Est.

Le Nord-Est adopte alors *tuyæ/tujæ*, qui est encore pour les voisins un nid à confusions. Originellement ce mot pré-latin signifie plutôt « genêt », mais, en fait, ailleurs il désigne, soit en particulier l'ajonc épineux, soit en bloc la litière et l'ensemble des plantes variées qui la composent. Entre l'ajonc, le genêt et les deux bruyères, c'est donc une valse continue d'étiquettes, un chassé-croisé de mots interchangeable. Il semble d'ailleurs que c'est dans la promiscuité des litières que toutes ces plantes de la lande sont venues confondre leurs noms, pour le très grand ennui des linguistes.

La carte de « nuit » est extraite d'une série de 15 cartons, où l'on étudie le traitement de *o* latin bref suivi de « *y* » ou de « *w* ». Il devient « *wè* » dans l'aire continentale et *wè* dans la frange maritime, mais dans cette dernière zone le son *u* se substitue à *wè* et traverse tout le département dans le sens Nord-Sud, par une série de bonds successifs très curieux. L'aire landaise où ce *wè* devient *u* comprend du Nord au Sud les points 665, 672, 674, 680, 681, 682, 683.

Le cas de « nuit » est remarquable : son aire n'est pas, comme celle de tous les autres mots de la même série (*octo, hodie, corium*), une aire continue rattachée à la Gironde, d'où semble déferler l'invasion : *nuit* apparaît en trois secteurs différents : 664, 680, point C, séparés par de larges aires infranchissables, où persiste *nèit*. De plus, en 682 et Ouest, la phonétique n'est pas fixée : on entend *nèit* et *nuit*, dans le même quartier, la même famille, parfois chez le même sujet, qui hésite. A lire cette carte, on est porté à croire que l'évolution *wè* → *u* est interne et autonome et nullement descendue du Nord par cascades. — La carte « noir », où l'on rencontre, précisément au point 682, et là seulement,



nugé à côté de *nœgœ*, confirmerait l'hypothèse (action fermante de l'*n* ?).

En utilisant les mêmes méthodes et le même matériel, on peut obtenir, et aux moindres frais, des cartes de géographie générale, ou des *cartes synthétiques* qui situent dans l'espace, non un mot donné, mais un phénomène commun à une série de mots, une loi linguistique, un traitement phonétique. Voici, en spécimen, le passage de *y* ancien à *j* ou *š* moderne (chuintisation) :

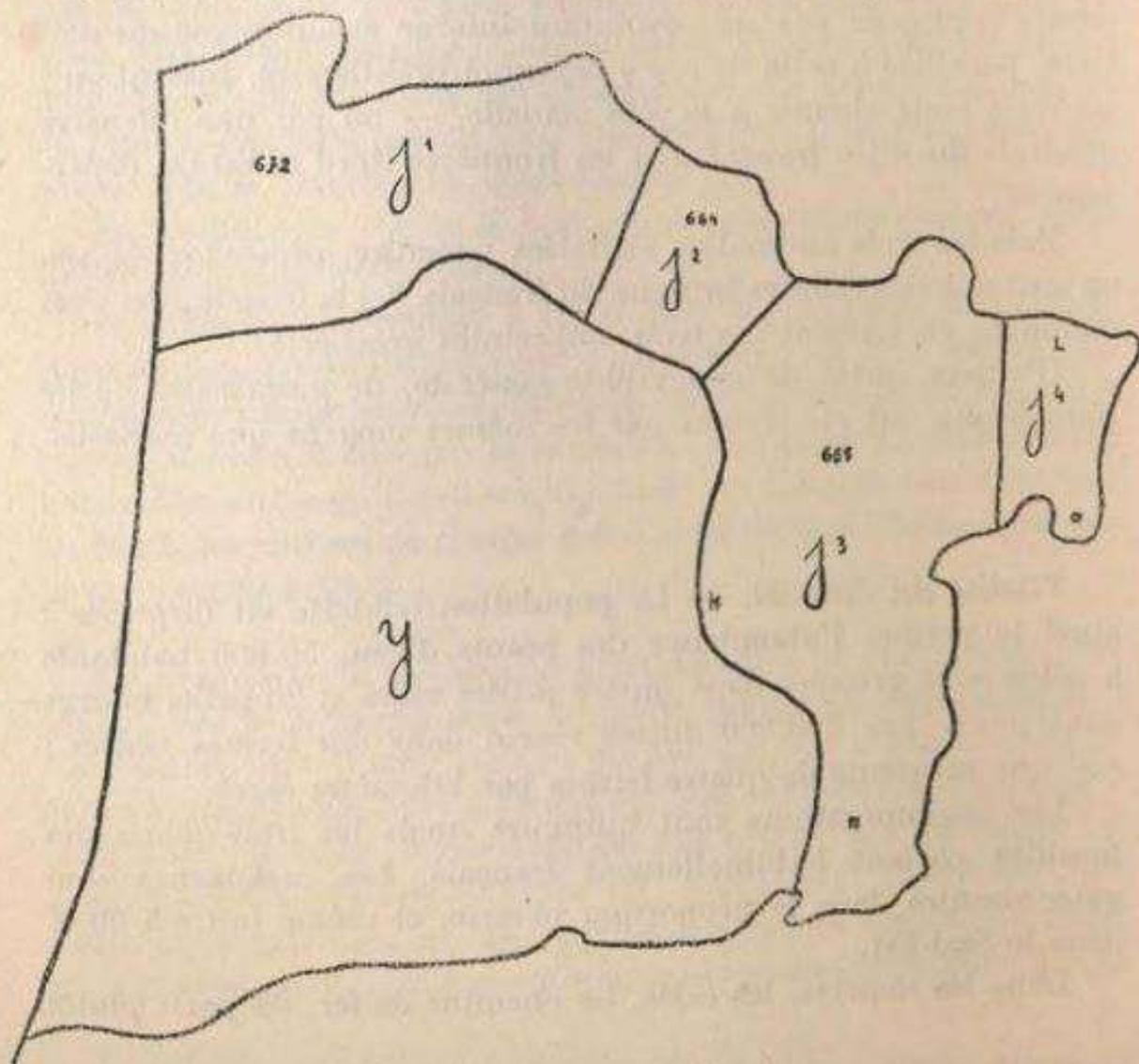
En ne tenant compte que des vocables de l'enquête recouvrant tout le département, le *y* (ou son substitut *j*, *š*), apparaît en 48 questions dans 40 mots différents.

L'analyse du tableau des « *y* »/« *j* » a fait apparaître les quatre groupes de « *y* » ci-dessous et les cinq aires de la carte ci-contre, avec les lois qui les relient :

« y » initial »	« y » intervocalique	« y » postconsonan- tique (série A)	« y » postconsonan- tique (série B)
yèstœ	suyœ	n+y (9)	d+y (10) h
yita	buya	liñyœ	didyaus
yus	truyœ	grañyœ	adyœ
yurn	puloycé	luñyœ	myèdyœ
yurnadœ	tuyœ	miñyœ	mèinadyœ
yuncœ	kùyœ	miñyœri	r+v
yù, yiu	éstuya	amiñya	éskurya
yèmœ	déjuna	mañyœ (-šœ)	gurya
yé	guyat	dimeñyœ (-šœ)	
yéndrœ	guyœ (domestique)		
yuén	guyœ (crémaillère)		
yunto:			
mi-yurn			

(9) Faute des caractères appropriés (qui sont employés dans les relevés et sur les cartes, nous transcrivons ici par ñy le groupe composé d'un *n* palatal ou vélaire (suivant les lieux) et d'un *y* très palatalisé.

(10) Les *d* sont palatalisés. — L'œ final sans accent est posttonique.



Et l'on observe que :

- 1°. — la grande aire rectangulaire « y » ne chuintise jamais.
- 2 . — J 3 chuintise toujours.
- 3°. — J 1 respecte les « y » intervocaliques et chuintise pour le reste.
- 4° — J 2 et J 4, inversement, respectent la plupart des « y » postconsonantiques, série B, et chuintisent pour le reste.

Il résulte que « y » initial et *n* + y chuintisent toujours et partout dans les trois secteurs J.

Observations : 1°. — *guyat*, *guyatœ* (jeune fille) et famille ne chuintisent nulle part (cas unique), tandis que le mot *guyœ*, domestique, peut devenir normalement *guyœ* sur les mêmes aires où l'intervocalique chuintise : c'est un mot qui a voyagé.

2°. — En sens contraire, *déjuna* chuintise partout, même dans le rectangle « Y » (cas unique).

3°. — *mañyœ*, *diményœ* chuintisent en *manšœ*, *diménšœ*.

Tels sont les faits. — Ce passage partiel et local de « y » à « j » peut s'expliquer par une évolution interne et autonome du dialecte, parallèle à celle de « y » espagnol pré-littéraire, passant au j français pour aboutir à la jota actuelle, — ou par une offensive générale du « j » français sur les frontières Nord et Est du département.

Mais les trois anomalies signalées : *manšœ*, *diménšœ*, *déjuna* ne sont que des calques brutaux du français. Ici la francisation s'est dénoncée en laissant ces trois empreintes grossières.

D'autres cartes de géographie générale, de grammaire ou de phonétique ont été tracées par les mêmes moyens que ci-dessus.

*
**

Vitalité du dialecte. — La population landaise vit dispersée : ainsi le permet l'abondance des points d'eau. 50.000 habitants à peine sont groupés dans quatre petites villes et 20 petits bourgs cantonaux. Les 200.000 autres vivent dans des fermes isolées ; soit une moyenne de quatre fermes par kilomètre carré.

Les agglomérations sont bilingues, mais les trois-quarts des familles parlent habituellement français. Les campagnes sont gasconisantes dans la proportion inverse, et même jusqu'à 90 % dans le Sud-Est.

Dans les mairies, les cafés, les chemins de fer, on parle plutôt

français, dans les autobus et les auberges — même urbaines — plutôt patois. Le marché est bilingue... en fonction de l'acheteur. Un fait isolé, mais caractéristique : un Parisien de mes amis, malade à l'hôpital de Dax, en sortit exaspéré : on papotait dans sa salle à longueur de journée, mais on n'entendait jamais un mot de français ; et sans doute les malades étaient-ils venus des environs.

Mais si la campagne est habituellement gasconisante, il est à noter que toutes les familles qui ont des enfants d'âge scolaire parlent français à la maison, sinon sur la glèbe. Les garçons, il est vrai, reviendront naturellement au gascon, à 15 ans, s'ils restent à la terre. Les jeunes filles souvent trouvent plus distingué de continuer à écorcher le français, et leurs enfants auront plus de mal à apprendre la deuxième langue. C'est par là que le gascon risque désormais de perdre beaucoup de terrain.

La région agricole du Sud-Est est la plus attachée au dialecte. La campagne est y est gasconisante pour 90 %, et même davantage par endroits. Mais la région forestière s'industrialise de jour en jour. Elle a vu s'installer d'innombrables scieries volantes et des usines fixes, qui ont attiré des Espagnols et des Français étrangers au pays. L'usage du gascon y est ainsi entravé. Et la campagne environnante se francise en conséquence.

En résumé, les 3/4 de la population gasconisent encore, mais on ne saurait prévoir l'avenir.

La carte de pourcentage a été établie sur les dires de l'aubergiste du lieu, contrôlée par ceux du boulanger ou de l'épicier. (Le témoignage des personnages officiels, curé, maire, secrétaire, est à rejeter, faussé à la base par la vanité du campagnard, qui s'obstine à leur démontrer qu'il sait son français). — En remontant du Sud au Nord, les chiffres de chaque point d'enquête s'échelonnent sur la carte de 90 à 70 %.

La grande faille. — Quand deux Landais se rencontrent, ils savent, dès le troisième mot, à quelle région ils appartiennent : Nord-Ouest, au « Parler noir », ou Sud-Est, au « Parler clair ». Est-ce à dire que les deux dialectes seraient radicalement opposés ? Nullement ; la ligne de démarcation très précise qui les sépare est une diagonale Sud-Ouest/Nord-Est, légèrement sinueuse, qui coupe le département en deux parties à peu près égales, séparant en même temps la partie maritime, sablonneuse, forestière, de la

partie continentale, argileuse et agricole (11). Mais elle est enjambée par la plupart des aires lexicales ; et les aires phonétiques ou grammaticales ne la respectent pas davantage. La cartographie le manifestera abondamment.

Mais il s'est produit dans le « Parler noir » un tel renversement du vocalisme au détriment de l'« a » et de l'« é », et au profit de l'œ, que les sujets du littoral sont immédiatement dénoncés par cette caractéristique et l'on se moque de leur *parla nègœ*.

Voici le pourcentage relatif des diverses voyelles, en un texte de Daugé, pris dans sa version originale de « parler clair », et traduit en « parler noir » : 31 a et 20 è-é dans le parler clair », contre 23 et 10 dans le « parler noir » ; en sens inverse, aucun œ dans le premier, 16 œ dans le second.

Indépendamment du nombre de ses fidèles, on peut se demander quel est l'état actuel de maturité ou de sénilité, d'usure ou de conservation, du dialecte lui-même, tel qu'il nous est apparu au cours de cette tournée d'inspection. Dans la partie Sud-Est du secteur, et dans la bouche des anciens, chez qui la francisation est encore discrète, nous avons entendu une langue aussi riche, savoureuse, nuancée, harmonieuse, qu'elle a pu l'être dans le passé, et les félibres qui l'emploient encore ne montrent aucune gêne dans l'expression de leur pensée. Assurément, la langue n'a jamais été travaillée en vue d'une utilisation dans le domaine de la pensée pure ou du sentiment raffiné, et l'on imagine difficilement Descartes, Bossuet, Racine écrivant dans cette langue. Mais elle aurait alimenté et alimenterait encore toute la verve d'un Rabelais, la malice d'un La Fontaine et, sans doute, la délicatesse d'une Sévigné.

Pour un dialecte, c'est un très grand éloge. De nombreuses mouillures atténuent la brutalité des consonnes. Le vocalisme y est parfaitement équilibré et varié, et, de plus, nuancé par un système remarquable de diphtongues décroissantes. N'oublions pas les finales atones, demi-muettes, en « i », « u » (*omi, ke kanti ; mèr-*

(11) Cette ligne est respectée d'âge en âge par les frontaliers. Avec M. Bouzet, nous en avons suivi un segment sur la frontière Labatut-Pouillon, qui se glissait entre trois fermes distantes d'une dizaine de mètres l'une de l'autre, de sorte que la ferme du milieu seule parlait « noir ». Dans l'une des deux autres, la famille parlait « clair » mais la bru avait gardé le « parler noir » d'origine. Ici la ligne était « hémithalame ».

lu) encore nombreuses, qui alternent heureusement avec la monotonie de l'œ.

Pourquoi faut-il que cette belle et vieille chose soit menacée de périr, et peut-être très vite ? Les lois phonétiques, aujourd'hui comme au Moyen-Age, doivent suivre les lois d'un mouvement continu et peu sensible, mais l'évolution sociale marche au rythme de mouvements vertigineusement accélérés ; et la maladie ou la mort d'un dialecte est aujourd'hui un de ces faits qu'une ou deux générations pourraient achever. J'ai donc fermé mon trentième cahier vert avec la mélancolie du photographe qui a pris un dernier cliché d'une personne chère, atteinte de quelque mal qui ne pardonne pas, et dont on veut garder les traits.

Abbé LALANNE.